Zeitschrift: Das Rote Kreuz : offizielles Organ des Schweizerischen Centralvereins vom Roten Kreuz, des Schweiz. Militärsanitätsvereins und des Samariterbundes

Herausgeber: Schweizerischer Centralverein vom Roten Kreuz

Band: 45 (1937)

Heft: 3

Artikel: Pensons au passé pour prévoir l'avenir!

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-974241

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

London ist ein Meer von Flammen. Der Vorrat von Gasmasken erweist sich fast sofort, nachdem der Befehl zu ihrer Ausgabe an die Bevölkerung ergangen ist, als zu gering. Alle Fernsprech- und Telegraphenlinien sind infolge der Räumung der Vermittlungsämter ausser Betrieb, doch meldet die Rundfunkgesellschaft, dass sie noch über den Reichssender Daventry zu senden vermag.

Aus den nach dem Angriff eingehenden Berichten wird klar, dass die Verluste weit grösser sind, als man zuerst annahm. Man befürchtet, dass mindestens 12'000 Menschen umgekommen und 18'000 verwundet worden sind. Ueber 2000 Menschen kamen allein im Untergrundbahnhof Piccadilly Circus ums Leben. Jeder verfügbare Zoll Raum war von den Menschenmassen besetzt, die beim ersten Alarm in diesen Untergrundbahnhof drängten. In der Panik wurden viele Frauen und Kinder niedergetrampelt. Wenige Minuten nach Mitternacht drangen einige Gasbomben in die verschiedenen Eingänge ein, und binnen zwei Sekunden war fast jedermann im Hauptschalterraum vom Gas überwältigt. Nach Meldungen aus den Nachbargrafschaften sind etwa 105 feindliche Flugzeuge abgeschossen worden. Unsere Verluste stehen noch nicht fest, aber wir scheinen 70 Flugzeuge verloren zu haben. Und um Mitternacht des gestrigen Tages bestand unsere Kampfstärke erster Linie aus nur 156 Flugzeugen.

Plötzlich läuft ein Funkspruch von einem Fischdampfer in der Nordsee ein. Eine grosse Abteilung feindlicher Flugzeuge überflog diesen Dampfer um fünf Uhr morgens in ungefähr südwestlicher Richtung. Angesichts des Standortes des Fischdampfers befürchtet man, dass diese neue angreifende Streitmacht London in etwa einer Stunde erreichen wird. Keine weiteren Ausgaben der Zeitungen können erscheinen, da befohlen worden ist, die Gebäude zu räumen. Und so enden die ersten sechs Stunden des Krieges.

Pensons au passé pour prévoir l'avenir!

Au moment où les circonstances européennes et les conjonctures internationales obligent, hélas, tous les pays à faire des préparatifs en vue d'une guerre éventuelle, au moment où nous voyons l'Espagne à feu et à sang, au moment où la Suisse aussi — pour défendre sa neutralité — s'impose un effort énorme pour réorganiser son armée, et où la population tout entière est invitée à préparer la défense aérienne passive, il n'est pas inutile de rappeler des scènes d'attaques subites, d'attaques par avions surtout, et de se rendre compte de ce que nous aurions à subir si de telles surprises devaient nous être réservées.

Le médecin-écrivain G. Duhamel a rapporté récemment quelques souvenirs de la Guerre mondiale, au cours de laquelle il a fonctionné comme médecin d'une ambulance-automobile-chirurgicale (autochir).

Voici ce qu'il écrit sous le titre

Souvenons-nous!

«Tout le monde a lu, je veux le croire, l'excellent article publié par la presse, et dans lequel les frères Tharaud, rigoureux observateurs, expliquaient le rôle joué par l'ypérite pendant le drame éthiopien. Les Tharaud nous montraient donc les avions volant au ras du sol, aspergeant

d'ypérite, inlassablement, toutes les cultures, détruisant toute vie végétale, réduisant ainsi les animaux à la famine, rongeant les pieds et les poumons des populations épouvantées.

Le lecteur des journaux, s'il n'a pas fait la guerre, pousse de grands soupirs, à l'idée de telles tristesses. Puis il reploie les feuilles et fait un effort sincère pour penser à autre chose. Le dirai-je? Cet article a réveillé mes souvenirs. Vers la fin de la guerre, nous recevions, dans ‚l'autochir' à laquelle j'étais attaché, beaucoup de soldats blessés par des obus à l'ypérite. La plupart se réjouissaient d'en être quittes à bon compte. Ils avaient un bras cassé, quelque plaie du crâne ou du thorax, voire une jambe en bouillie. Nous les opérions d'urgence et les portions dans un lit. Ils semblaient sauvés. Mais, le lendemain, leur corps se couvrait de vésicules confluentes. Ils se prenaient à tousser et mouraient misérablement au seuil de la délivrance. L'ypérite est un poison qui laisse le temps d'espérer, un poison à retardement.

Bien que ce ne fût pas ma spécialité, j'allais à l'occasion dans les baraques des gazés. Ils étaient, après les attaques, nombreux et couchés côte à côte. Ils avaient le visage couleur d'ardoise et parfois de figue noire. Ils nous regardaient au passage, avec leurs yeux gonflés aux sclérotiques injectés de sang. Ils toussaient en se contenant de leur mieux. Chaque fois qu'ils toussaient, je voyais grossir et mousser le champignon de bulles roses qui tremblait devant leurs narines. Ils avaient l'air terriblement attentifs, car ils retenaient leur vie à force de volonté.

Le spectacle des brûlés n'était pas plus reconfortant. Les uns s'étaient trouvés dans le rayonnement des lance-flammes ou des bombes, d'autres avaient été pris dans l'incendie de leur tank ou de leur avion. Ceux qui venaient jusqu'à nous n'étaient pas les plus atteints. Ils portaient des brûlures étendues et superficielles. Ils disaient en souriant: ‚Vrai, je l'ai échappé belle.' Nous prenions maintes précautions pour enlever leurs vêtements. Leur peau était grise et semblable à celle des poulets flambés. Elle se plissait et se décollait à la moindre pression comme la cuticule de crème qui se forme sur le lait cuit. Ils étaient gais, parfois, et surtout pleins de courage. Ils parlaient pendant que nous nous lavions les mains pour le pansement et, soudain, au milieu d'une phrase, ils s'arrêtaient de parler. Ils venaient de mourir, empoisonnés, asphyxiés dans leur peau malade.

Les aviateurs, instruments vaillants et involontaires d'un grand nombre de ces détresses, payaient un terrible tribut à la mort qu'ils servaient si bien. Un jour, on m'apporta l'un d'eux qui venait de tomber de quelques centaines de mètres. Il était encore vivant. Il criait. Je tâchai de le dévêtir. On eût pu croire qu'il venait de subir le supplice de la roue. Il n'avait pas de blessure; mais sa peau était comme un sac plein de vaisselle brisée. Il mit deux heures à mourir.

Un autre, un capitaine, avait reçu je ne sais quelle pièce de sa mécanique à la racine du nez. Il montrait, à cette place-là, un orifice rouge et noir. Comme il avait toute sa conscience, je lui posai des questions. Le pauvre voulut répondre et je vis avec stupeur que la mâchoire, en remuant, entraînait tout le masque. La blessure avait détaché le massif facial du crâne. Image de cauchemar.

Je vis un jour, à Verdun, un avion qui croisait à plus de deux mille mètres s'enflammer soudain et continuer sa course en brûlant et en traînant derrière soi un long panache de fumée. L'avia-

teur, pour fuir du moins les flammes, se précipita dans l'espace. Il n'avait pas de parachute. Pendant d'interminables instants, je le vis, pantin minuscule, tomber, droit au sol. J'éprouvai, pour la première fois, le sentiment de la verticale. Une verticale de deux mille mètres, cela ne se voit pas souvent.

Un autre tomba dans nos lignes sans quitter son appareil. Essayait-il de lutter ? Je ne saurais le dire. Mais l'appareil tournait sur lui-même comme un cerf-volant de papier. Il se redressait, basculait, flottait, repartait à choir. Il prit dix minutes au moins avant de s'écraser sur le sol. Nous regardions, le souffle coupé, le ventre froid, cette marionnette épouvantable ...»

En présence de telles atrocités qui se sont renouvelées récemment en Espagne, il est nécessaire de réagir, de faire tout ce qui est possible pour adoucir le sort des victimes de la guerre moderne ; il est indispensable d'intervenir auprès des blessés, des otages, des enfants, des prisonniers et de tous les malheureux qui souffrent directement ou indirectement des effets de la guerre.

C'est le rôle de la Croix-Rouge, et c'est pourquoi les sociétés de la Croix-Rouge doivent être soutenues, encouragées dans leurs efforts d'humaniser la guerre ! Plus que jamais notre Croix-Rouge suisse a, elle aussi, besoin de l'aide matérielle et morale de toute notre population pour qu'elle puisse être à la hauteur de la tâche qui peut-être l'attend . . .

Souvenons-nous !

Nous vieillissons.

La Suisse a moins d'enfants et plus de vieillards. Les maladies de vieillesse (cancer, artériosclérose) deviennent plus nombreuses que les maladies infantiles. Deux fléaux tendent à remplacer la tuberculose en recul: l'influenza (grippe maligne) et — les accidents. La circulation routière a tué 493 personnes en Suisse en 1932! A quoi il faut ajouter 1218 suicides.

Moins de bicyclettes et plus de marche!

«Maman, une bécane!» C'est la prompte réponse de votre petit de sept ans ou moins, le cri du cœur de votre fillette à l'importante question que vous leur posez aux époques de leur fête, de Noël ou du Jour de l'An. La trottinette, dont on dit avec raison beaucoup de mal, puisqu'elle développe le corps de l'enfant inégalement et use rapidement le soulier d'un seul pied, est le prodrome de la bicyclette. Celle-ci à son tour le prélude de la moto et la moto de l'auto. Il ne reste plus que l'avion pour achever provisoirement la série. Or, il nous revient que, dans tel pensionnat de Lausanne, plusieurs demoiselles, non seulement sont arrivées en avion, mais ont amené leur propre appareil!

Nous en sommes encore à nous étonner de pareilles innovations; revenons donc à notre démocratique vélo. Nos enfants le réclament trop tôt et si on le leur refuse, ils s'emparent de celui des autres. Que de bambins ne voit-on pas